

# CINQ ANNEES DE VIE EN ENFER

par Lozer Jakobowicz, USA

Dès que les Allemands sont entrés dans Kutno, en septembre 1939, ils ont commencé à envoyer la population juive au travail forcé, accompagnés de coups, d'insultes, de moqueries et aussi – de meurtres. Les tueurs aimaient les "*lapanki*"<sup>1</sup>, attrapaient de façon inattendue des innocents dans les rues et les entreprises, afin de les emprisonner puis de les expédier vers le *katorga*<sup>2</sup>.

Une fois, ils ont capturé plusieurs dizaines de Juifs et les ont enfermés dans une... église. Nous sommes restés là toute la nuit sans savoir ce qu'ils allaient faire de nous. Vers 8 heures du matin, des voitures sont arrivées à l'église, dans laquelle les détenus juifs ont été battus et emmenés à Łeczyca. Là, les coups meurtriers nous ont de nouveau été infligés et nous avons été renvoyés à Kutno.

En juillet 1940, un dimanche, ils ont entrepris de déporter tous les Juifs de Kutno vers le ghetto. Le temps imparti – plusieurs heures. Bien que les paysans des environs aient dû fournir des chariots pour transporter les Juifs avec leurs biens à *Konstancja*, il n'y avait pas assez de chariots. La plupart ont dû faire le long chemin à pied, portant des sacs et des paquets sur leurs épaules ou avec leurs mains. J'avais une charrette, mais sans cheval. J'attendais un cheval jusqu'à la dernière minute, mais un Allemand ne m'a pas laissé m'asseoir sur la charrette. J'ai dû marcher jusqu'à *Konstancja*.

À l'arrivée, il ne restait plus de place dans le bâtiment à moitié en ruine d'une ancienne sucrerie, inactive depuis 30 ans. On pouvait difficilement trouver un coin sous le toit même de l'enceinte. Lorsque les journées étaient chaudes, les agriculteurs venaient dans le ghetto et vendaient leurs produits. Avec l'arrivée de l'automne, de la boue et du froid hivernal, le commerce avec le village a pratiquement cessé.

Les habitants du ghetto étaient entraînés chaque jour à différents travaux pénibles - et quand ce n'était pas le cas, tous ceux qui quittaient le ghetto devaient retourner à la tombée de la nuit à *Konstancja*. Nous étions gardés par des Allemands de souche<sup>3</sup>. Si quelqu'un s'approchait de la clôture du ghetto, ils tiraient sans sommation. Avec l'arrivée de l'hiver, comme les médecins et les médicaments n'étaient pas disponibles, les maladies dans le ghetto ont également augmenté. L'isolement du ghetto est devenu encore plus strict, la famine et diverses maladies ont fait de nombreux morts. Un seul chirurgien-barbier, *Aspirszajn*, était disponible pour venir en aide à la population malheureuse.

Les Allemands photographiaient et filmaient souvent la vie dans le ghetto, ou lorsque l'on chargeait sur des chariots les décombres de l'ancienne sucrerie. Nous avons tous senti la corde se resserrer autour de notre cou.

Les décrets et les persécutions s'intensifient. La pauvreté et la faim régnaient dans pratiquement toutes les maisons du ghetto.

## Mon évasion à Żychlin

Je ne voulais pas rester dans le ghetto. Par une nuit froide et sombre, j'ai réussi à soudoyer un garde allemand et à pied, je suis parti pour Żychlin, où se trouvait la famille de ma femme. Arrivé dans le ghetto, les Juifs ont cru que je voulais leur acheter ou leur vendre quelque chose. Ils ne m'ont pas reconnu tellement j'étais gelé. Ce n'est que lorsque j'ai dit qui j'étais que j'ai été présenté à ma belle-sœur. Ensemble, nous avons décidé de faire venir ma femme et mon enfant du ghetto de Kutno.

Dans la matinée, un membre du *Judenrat* de Żychlin est allé en calèche jusqu'à Kutno. Il a remis à ma femme notre demande d'essayer de venir à Żychlin, et elle a réussi à obtenir qu'un officier allemand, qui "arrangeait les choses" dans le ghetto, lui permette de déménager dans le ghetto de Żychlin. Nous étions ensemble dans la ville depuis deux mois et il s'est avéré que c'était peut-être ainsi que nous allions survivre à la guerre.

Un jour, les Allemands ont ordonné un *oblawę*<sup>4</sup> dans le ghetto pour obtenir de la main-d'œuvre pour des travaux. Je faisais partie du groupe réquisitionné pour le Camp Rabe. Nous avons dû construire une autoroute.

## De camp en camp

Mon premier chef de camp s'appelait Hart. Un sadique meurtrier, qui avait l'habitude d'attacher à un poteau un homme arrêté qu'il n'aimait pas et de le maintenir sans nourriture ni boisson toute la journée. Le puni devait faire ses besoins physiologiques sous lui. Lorsque l'homme était délié, il était généralement à moitié mort.

Dans ce camp, les gens devaient marcher six kilomètres pour se rendre au travail chaque jour, et la même distance après le travail. Par contre, dans le deuxième camp où nous avons été transférés, *Fallenfeld*, nous déplaçons le long de l'autoroute avec un train local. Là, nous avons tous enduré le poing brutal et les tendances sadiques d'un *bafir*<sup>5</sup> SS. Il avait l'habitude de frapper les gens avec la pelle sans pitié – et quand il faisait chaud, il se rafraîchissait avec un seau d'eau froide, afin de donner davantage de coups.

Dans le troisième camp, *Deutscheyer*, il y avait aussi un tel *bafir*, surnommé "*Tygrys*"<sup>6</sup>. Son vrai nom était *Metke*. Quand il commençait à frapper quelqu'un – et cela lui arrivait souvent – personne n'en sortait vivant.

<sup>1</sup> NdT : polonais, "rafles".

<sup>2</sup> NdT : polonais, camp de concentration, de travail forcé, de punition, semblable au *gulag* de l'URSS.

<sup>3</sup> NdT : personne aux ancêtres allemands, dont les familles se sont installées en Pologne.

<sup>4</sup> NdT : polonais, raid.

<sup>5</sup> NdT : probablement une abréviation pour l'allemand "*Blockführer*" ("*Block Leader*"), une tâche généralement attribuée à un caporal SS.

<sup>6</sup> NdT : polonais, "Tigre".

Après l'arrêt de la construction de l'autoroute, nous avons été emmenés dans un quatrième camp, où des prisonniers de guerre français se trouvaient. Ici, nous étions engagés dans des travaux sur le terrain, abattant des arbres dans les forêts, puis les découpant. Nous avons ensuite été transférés au camp de quarantaine de Wiesengrund<sup>7</sup>, où nous ne travaillions plus. De là, la route menait à Auschwitz.

### A Auschwitz

Dans des wagons fermés, comme des bêtes, nous avons été transportés à Auschwitz. Dès que nous avons été sortis des wagons, tout le monde s'est aligné. A cette époque, je ne savais pas que c'était ainsi qu'ils envoyaient une partie du transport directement vers les chambres à gaz. Pour le moment, je suis resté au camp, avec les travaux forcés et la douleur. À une longue table, quelqu'un a tatoué un numéro sur ma main : 141154.

Le soir, des SS sont arrivés et sans raison, ils ont commencé à nous battre jusqu'à ce que nous saignons. Cela a duré quelques jours, jusqu'à ce que nous soyons transférés dans un nouvel endroit, près d'une mine de charbon. Ici, nous avons construit la caserne et d'autres installations pour le camp. Quand tout a été fini, j'ai continué à travailler avec une vingtaine d'autres personnes sur le terrain, mais c'était bien pire que sous terre, dans la mine même. Nous étions dirigés par un kapo qui surpassait les SS pour les meurtres. Il vous ordonnait de vous pencher et frappait les fesses avec une canne. Mes fesses étaient noires et bleues à cause des coups, je ne pouvais ni marcher ni m'asseoir. Quand il se reposait, tout était brisé et douloureux. Après avoir passé quelques semaines dans la mine de charbon, je ne pouvais plus marcher, je devais marcher à quatre pattes. Sur les vingt membres de mon groupe, beaucoup avaient disparu, à ce moment-là. Ils avaient été assassinés.

Un jour, j'ai été jeté sur un chariot et ramené au camp parce que je ne pouvais pas marcher. J'étais sûr que maintenant ma fin approchait. Le matin, je ne pouvais pas me lever pour travailler. Je me suis à peine traîné à l'appel. A cette époque, un certain nombre de personnes ont été sélectionnées pour le crématorium. J'ai demandé à venir avec eux. Ils m'ont envoyé à l'hôpital d'où, habituellement, on ne revenait pas. Là-bas, le service était uniquement assuré par des Juifs. Mon voisin était un Juif de Kutno, Berel Balzamowicz. Nous étions très heureux et nous nous sommes raconté nos expériences jusqu'à notre arrivée ici.

Quand je me suis senti un peu mieux, j'ai demandé à retourner au camp, parce qu'on savait que depuis l'hôpital, on emmenait les gens directement à la chambre à gaz. Cette fois, ils ont accédé à ma demande. J'ai traîné de lourdes pierres et j'ai commencé à perdre ma force déjà faible. Quand ils nous ont levés pour l'appel nominal et ont commencé à ordonner "droite" ou "gauche", j'étais sûr que cette fois mon sort était scellé. La sélection s'est terminée

par le choix de 293 détenus, avec moi parmi eux. Nous étions entassés dans un grenier, où nous étions allongés pendant 44 heures sans une goutte d'eau, sans nourriture. Puis, à nouveau une sélection. 70 personnes incapables de travailler ont été envoyées à leur perdition. Moi et le reste du groupe avons été transférés à "Buno"<sup>8</sup>.

### Le front s'approche

Dans le camp "Buno", une branche de l'immense camp de la mort d'Auschwitz, nous avons travaillé dans les conditions les plus difficiles. Un jour, on nous a ordonné de ramasser quelques affaires et nous avons commencé à marcher. Bien sûr, on ne nous a pas dit où nous allions, mais on avait le sentiment que le camp était en train d'être évacué en raison de la proximité du front.

Il ne pouvait y avoir de désignation plus appropriée pour une telle évacuation que "marche de la mort". Les misérables détenus du camp, squelettes vivants, épuisés et tourmentés étaient conduits à pied, par des journées et des nuits froides et glaciales, alors que leur tenue vestimentaire n'était même pas assez adaptée pour une fraîche nuit d'été. Tous ceux qui sont descendus du transport ou ont montré de la faiblesse ont été abattus sans pitié. Les meurtriers ne se sont pas privés de frapper avec leurs crosses de fusils, les *nahajkas*<sup>9</sup> et les longs fouets. Tout le chemin vers Buchenwald était couvert de participants abattus et tombés de cette terrible marche.

Nous ne sommes pas restés longtemps à Buchenwald. Ils ont de nouveau sélectionné environ 400 hommes et nous ont conduits dans des wagons fermés. Sur le chemin, des avions américains attaquaient et le train a été bombardé et même arrosé à la mitrailleuse. Bien sûr, ils pensaient qu'il s'agissait d'un transport militaire. Le garde a couru et certaines des personnes enfermées ont réussi à forcer la porte - alors seulement les pilotes ont vu qu'il s'agissait de détenus du camp. Mais il était déjà trop tard. Environ 200 d'entre nous sont morts dans le bombardement.

Dès que les avions sont partis, le garde nous a conduits dans les wagons – une autre locomotive a dû les remorquer car la nôtre avait été détruite – et nous avons été emmenés dans un autre camp. Je pense que c'était "Gurhartz". Nous avons dû enlever des pierres d'un immense tunnel sur des wagons. Une usine souterraine d'avions se trouvait à l'intérieur du tunnel. De toutes mes expériences dans les camps, j'ai appris que l'un est pire que l'autre. Il en était de même du camp actuel. Pendant que les militaires y faisaient cuire des pommes de terre, notre nourriture se composait uniquement d'épluchures. Les gens dormaient par terre, recouverts d'un peu de paille clairsemée. Mais c'était plein de poux et de puces. Par milliers, voire par millions, ils ont envahi nos corps. Plus d'une fois je me suis demandé : comment est-il possible qu'une personne endure tout cela ?

<sup>7</sup> NdT : entre Berlin et Dresde, près de la présente frontière polonaise.

<sup>8</sup> NdT : Le camp de concentration de Monowitz-Buna concentration camp, 2km à l'est d'Oświęcim (Auschwitz).

<sup>9</sup> NdT : polonais, fouet tressé à courte poignée.

Le dimanche, nous avons eu une demi-journée de repos. Le "repos" consistait à rassembler tous les cadavres et à les enterrer dans une grande tombe.

### **La libération**

Nous sentions cependant l'agonie de l'hitlérisme, qui recevait des coups durs de toutes parts. Nous avons de nouveau été évacués. Les marches de la mort continuaient. Les animaux Nazis étaient toujours aussi sadiques pour les malheureux détenus du camp, même si leur défaite était déjà évidente. Les gens nous ont conduits sans nourriture ni boisson. Je me suis évanoui. Heureusement, j'étais au milieu de la colonne, pas en fin, car là, le garde allait bientôt me tirer dessus. Un ordre est arrivé : "Halte !" – et des collègues m'ont soulevé. Maintenant, les gens se sont un peu reposés – et cela m'a sauvé. J'ai commencé à lécher la neige et à me rafraîchir un peu.

Non loin de Wittenberg sur l'Elbe, j'ai encore faibli dans la marche. Un Juif de Varsovie m'a soutenu et m'a porté un peu de temps. Aucun des gardes n'a remarqué ma faiblesse. Alors que nous approchions de la ville, nous entendons une canonnade. Un officier a ordonné aux bien-portants de sortir et de consoler les faibles, qu'il y aura bientôt une forêt où ils pourront se coucher. Il savait que l'Armée rouge devait se présenter à tout moment et c'est

pourquoi il est devenu si bon. Le Juif de Varsovie et moi n'avons pas pu aller plus loin et nous sommes couchés dans le fossé voisin, complètement résignés et désespérés. Un soldat s'est approché de nous avec un fusil et nous a ordonné de nous lever. Je ne sais toujours pas où j'ai trouvé la force de me lever. En fait, nous entrions en ville. Les soldats avaient disparu. Une Allemande nous a donné pour nous deux, deux bottes de radis rouges. Pour nous, c'était comme la manne céleste. Ensuite, un boulanger allemand nous a donné à manger. Il s'avère qu'il a été dénoncé pour avoir caché des détenus évadés du camp, parce que la police est arrivée et nous a arrêtés. Soudain, des bombes et des obus d'artillerie ont commencé à tomber, les policiers ont pris la fuite et nous avons passé la nuit près du four, dans la boulangerie. A l'aube, l'Armée rouge entraînait dans la ville.

Cela s'est passé le 21 avril 1945.

J'étais dans la ville allemande pendant quatre semaines, jusqu'à ce que je retrouve mes forces et que je puisse entrer en Pologne. Je pensais trouver un membre vivant de ma grande famille à Kutno. Malheureusement, tous avaient péri. Je suis resté environ six mois chez Opoczynski, puis nous sommes partis pour l'Allemagne et en 1949, j'ai émigré aux États-Unis, où je demeure à ce jour.